

Si « l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts » habite en nous, alors nous ressusciterons nous aussi par ce même Esprit. Telle est notre foi : c'est en vivant dès ici-bas dans l'Esprit du Seigneur que, par capillarité pour ainsi dire avec sa propre Résurrection, nous sommes nous-mêmes concernés par la vie – et la vie éternelle. Oui, telle est notre foi : notre corps a beau être voué à la mort en raison du péché d'Adam, par notre obéissance à ce nouvel Adam qu'est le Christ, nous vivons cependant, et même nos « corps mortels » vivront de cette vie éternelle (ce pourquoi nous proclamons d'ailleurs dans le *Credo* notre foi en la « résurrection de la chair »). Cependant nous le savons tous, ici : il est facile de proclamer la foi, d'autant que nous la proclamons en Eglise, et que notre voix, notre « Je crois », se trouve alors portée par la voix de la communauté tout entière – pourtant chacun est seul face à son propre mystère, et, plus encore peut-être, face à sa propre condition mortelle. Et en vérité soyons honnêtes : qui ne serait saisi par une sourde angoisse, à la perspective de sa propre mort ? Considérons quelques instants celle-ci sans le secours de la foi, justement – mais à vrai dire nul besoin de concéder le moindre effort de la volonté en ce sens : car c'est bien l'angoisse qui, en effet, peut nous saisir, bien malgré nous. L'angoisse, en rigueur de terme, est ce sentiment qui étreint la personne soudain confrontée à sa propre solitude ontologique. Elle peut prendre par exemple la forme de cette inquiétude mordante qui peut la saisir au milieu de la nuit, lorsque tout est silencieux et que les salutaires petites activités du jour sont en sommeil – et qu'elle a ainsi tout loisir de penser malgré elle à son propre être, de prendre notamment conscience que l'heure tourne, qu'elle s'achemine vers sa fin, que cette « mort » dont on parle tant comme on dissenterait d'un sujet de philosophie n'est qu'une abstraction plaisante au regard de *sa* mort, absolument certaine, par laquelle il lui faudra passer, elle, personnellement. Pourquoi suis-je, lors même que dans *x* années je ne serai plus, et que ce « *x* » ne cesse de diminuer et qu'il tendra bientôt vers Zéro, qu'il tend *déjà* vers Zéro ? Certes, qui n'a jamais été pris de vertige dans cette affreuse prise de conscience : *tu* vas mourir, il n'y a pas « la » mort, c'est vers *ta* mort que tu avances, lentement mais sûrement, c'est *ta* mort qui *te* guette, il *te* faudra faire le passage, personne ne pourra le faire à *ta* place. Le jour approche, qui verra *pour toi* se lever une dernière fois le soleil. D'aucuns affirment qu'ils vivent d'ores et déjà dans une intense curiosité pour cet « ultime passage », et que, pour un peu, ils auraient hâte d'y être. Sont-ils sincères ? Faut-il subodorer dans leur grande déclaration de curiosité une espèce de coquetterie spirituelle, une manière de *poser*, de faire à très peu de frais étalage de courage, voire de sagesse ? Cependant soit : admettons qu'ils soient sincères. Mais « curiosité » de *quoi* ? Après tout (et c'est là une hypothèse qui fait même défaillir les plus mâles esprits), peut-être n'y a-t-il *rien* « après », qu'une ignoble putréfaction ? On peut être curieux de quelque chose que l'on ne connaît pas encore, cette « curiosité » est des plus banales ; mais quelle étrange « curiosité » que celle qui se dirige vers une « réalité » dont on ne sait à vrai dire même pas *si* elle existe ? On répondra bien sûr que cette curiosité n'a pas d'abord pour objet *ce qu'*est la réalité en question, mais justement son existence, qu'elle porte sur le fait de savoir si elle existe, en effet... sauf qu'elle n'existe peut-être pas, précisément, et que si elle n'existe pas alors cette belle et noble « curiosité » sombrera *comme telle*, en l'ultime instant, dans le néant – et qu'en retour, si l'on peut dire rétroactivement et selon cette hypothèse que nul, après tout, ne peut balayer d'un revers de main, cette curiosité est *déjà* d'une comique absurdité.

Certes : c'est une chose terrible que la mort – parce qu'en vérité il n'y a pas « la » mort, mais toujours *ma* mort. D'aucuns affirment que nous nous inventons même un « Dieu » à seule fin de calmer un peu cette angoisse fondamentale devant la mort, aussi vieille que l'humanité elle-même. De toutes les créatures respirant en ce bas monde, l'homme est la seule qui est capable d'anticiper les hideurs du tombeau, et qui donc, comme l'affirme le philosophe, doit « apprendre à mourir ». Loin de moi l'idée saugrenue de nous effrayer tous : simplement, à rebours de toute espèce de « divertissement » pascalien, il nous faut regarder

cet abîme en face. Qui sait ? Peut-être même ne nous faut-il pas craindre d'entrer en dialogue avec cet abîme – et avec ceux qui prétendent que la « vie éternelle » est en quelque sorte trop belle pour être vraie, et de leur répondre : certes la mort nous est odieuse, tout notre être se cabre contre la perspective de notre dernier souffle... mais d'où vient, en nous, ce puissant désir de vivre ? D'où vient-il que le fait de devoir « retourner à la poussière », comme nous nous l'entendons rappeler en chaque début de Carême, relève en fait d'une éventualité inadmissible ? Ne serait-ce pas, tout simplement, parce que nous ne sommes pas faits pour le néant, et que notre cœur est habité, que nous le voulions ou non, par la nostalgie de notre vraie Patrie ? D'où venons-nous ? De la rencontre opportune d'un spermatozoïde et d'un ovule, de la rencontre opportune de deux gamètes, et de cela seulement, comme le prétend un certain scientisme matérialiste (qui d'ailleurs oublie qu'un peu de science éloigne de Dieu, là où beaucoup en rapproche) – ou sommes-nous nés de la volonté du Père, comme notre esprit nous le murmure dans le secret de notre solitude, voire même dans nos nuits de doute et d'insomnie ? Certains, agnostiques, affirmeront qu'il réside là une alternative indécidable, que c'est tout ou rien, et qu'entre le « tout » et le « rien » seul un improbable « saut dans la foi » nous permettrait de trancher. Peut-être, à vues humaines. Pourtant la nostalgie du Ciel est bien là, irréfutable. Nous nous découvrons la porter en nous, de cette nostalgie nous ne sommes pas les auteurs : elle vient d'ailleurs, en effet – elle vient d'un Autre que nous. Mieux encore : à vrai dire cette nostalgie, qui est aussi un attrait *inné* pour les réalités « spirituelles », ne devance-t-elle pas toute conscience de la mort ? Combien de grands saints, tournés dès leur prime enfance, dès l'insouciance de leur jeunesse, vers les réalités du Ciel, comme on dit ? A vingt ans, n'est-on pas immortel ? Ce n'est donc pas la peur ou l'angoisse de la mort qui les guide et oriente toute leur vie, mais bien, *seulement*, une vie « spirituelle » au sens le plus fort. Face à de tels exemples vivants de la foi la plus pure, la plus gratuite, la plus abandonnée à Celui qui l'inspire dans le cœur de ceux qu'Il aime, l'accusation selon laquelle nous nous inventerions un Dieu ne tient plus. Pour ces « saints », leur « foi » ne consiste évidemment pas en une espèce d'assurance-vie, *au cas où*, mais bien en une éblouissante évidence de Dieu, d'ores et déjà présent au cœur de Sa Création et dans le cœur de Ses créatures, et dont l'Esprit en effet parle à notre esprit, le *saisit*, même, en certaines occasions – dans ce que les mystiques, qui sont après tout la fine fleur de l'Eglise, appelleraient la « douce violence » de la grâce.

C'est bien cette grâce qu'il nous faut demander. Cessons donc de nous disperser, trop souvent, dans les banales et dérisoires activités du monde. Considérons courageusement l'inévitabilité de notre mort, apprenons, même, à aimer celle que St François nommait « notre sœur la mort corporelle » : elle relativise bien des choses. Surtout, elle n'est que la messagère de la Vie, que nous sentons *déjà* germer en nous, qui nous est *déjà* donnée par ce Dieu qui nous aime.

Comme l'écrivit Gabriel Marcel, aimer quelqu'un c'est bien lui dire : « toi, tu ne mourras pas. » Ne refusons pas d'entendre en nous cette parole plus ancienne que le monde lui-même.